

L'Abeille

de la Nouvelle-Orleans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par les Tames-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, 600 Poydras Street, Nouvelle-Orleans, La., Téléphone 4120.
Abonné à la Porte de la Nouvelle-Orleans, La., comme maître de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars 1879.
Au Louisiana et au Mississippi, par an \$2.00
Par les Etats-Unis, au an \$1.00
Par mois \$0.30

Le Spectre de l'isolement

Vous connaissez le bateau qu'on nous monte depuis des mois. Que la France prenne garde; si elle continue, elle s'expose à un danger terrible: l'isolement. Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'à Gênes il est en train de prendre les proportions d'un transatlantique. Hétons-nous de dégonfler cette baudouche.

La France en risque d'isolement? La bonne plaisanterie, en vérité.

Est-ce qu'on peut être isolé quand on a raison? N'est-ce pas avoir raison de soutenir qu'il est impossible de relâcher les armements avant que la guerre soit réellement terminée? N'est-ce pas avoir raison que d'affirmer que les victimes de la guerre ont le droit d'être indemnisées avant les auteurs des catastrophes? N'est-ce pas avoir raison de déclarer que de prétendre sauver la Russie en pactisant sans garantie avec les auteurs de la ruine, c'est exactement comme si on voulait guérir un mal en entretenant le virus? Tout cela, c'est la logique même. Qui oserait prétendre que toutes les autres nations sont frappées de démence, que seule la France garde son équilibre?

Est-ce qu'on peut être isolé quand on est fort? Or, personne ne peut le contester, la France est non seulement forte, mais la seule puissance vraiment forte qui soit actuellement en Europe. Forte par son armée. Forte par ses traditions qui ont survécu à toutes les révolutions.

Est-ce qu'on peut être isolé quand on est le pivot du nouvel équilibre européen? Or, la France joue inconsciemment ce rôle. Il s'en faut, certes, que le nouvel équilibre soit aussi stable et surtout aussi bien calculé qu'il le faudrait. Raison de plus pour tous ceux dont l'avenir dépend du nouvel ordre de choses pour se serrer autour de la nation qui est la base du système.

La France ne peut donc pas être isolée. La vérité, au contraire, est qu'elle a toutes les raisons de prendre la direction du mouvement international. N'est-ce pas précisément le véritable motif des jalouses et des suspensions que l'on cherche à entretenir contre elle, et des manœuvres qui s'efforcent de la paralyser?

On redoute ce que nous pourrions être, hélas! beaucoup plus que ce que nous sommes. Et si quelque chose contribue à exciter nos adversaires, ce n'est pas notre excès d'audace, mais notre timidité.

Il ne manque, en effet, qu'une chose à la France: c'est la politique hardie et pleine d'initiative qui utiliserait les admirables atouts qu'elle a dans la main. Voilà ce qui permet d'agiter un fantôme d'isolement qui se dissiperait dès que nous nous déciderions à pousser le cri de ralliement.

Si nous persistions à nous taire, alors oui, vraiment, nous courons le risque d'être isolés, car l'inertie décourage les plus fidèles adhésions. Le vrai, le seul palliatif contre l'isolement, c'est—nous ne nous lassons pas de le répéter—une politique française, exclusivement française, parce que la politique française c'est la politique de la raison et de l'ordre européen.—Le Renseigne.

Le Pangermanisme en Hausse

Il n'est pas douteux, hélas! que les actions du pangermanisme sont actuellement en hausse en Allemagne. Un Français ne peut que le regretter profondément. On a trop cruellement été meurtri par la guerre, en France; on a toujours été trop attaché à la paix; on l'est trop aujourd'hui, aujourd'hui plus que jamais, pour ne pas déplorer que ce réveil du pangermanisme ne puisse que retarder encore l'heure des apaisements nécessaires.

Mais il faut se rendre à l'évidence. Et les sincères amis de la paix, en Allemagne même, tiennent à honneur de ne nous dissimuler en rien la vérité, si pénible soit-elle.

Le plus en vue de ces pacifistes allemands, l'un de ceux qui ont le plus souffert pour leurs idées, est, à coup sûr, le professeur Foerster. J'ai eu l'honneur et le plaisir de faire sa connaissance, à Paris, il y a plusieurs semaines. Cet Allemand, qui fut professeur à l'Université de Munich, aime profondément son pays; il veut le plus grand bien de l'Allemagne; mais il le veut en honnête homme. Il a compris, lui, qu'une nation n'a pas le droit de chercher à s'élever en mettant le pied sur les autres nations, de s'enrichir en les dépouillant, de s'épanouir en les étouffant... Il a compris, lui, qu'il y a une morale chrétienne qui s'impose aux peuples, comme elle s'impose aux individus... Ainsi, patriote fidèle, fervent, mais serviteur passionné de la justice et de la vérité, d'abord, il n'a pas hésité, aux

heures les plus tragiques de la grande tourmente, de féliciter ceux qui, dans son propre pays, portaient l'écrasante responsabilité de l'atroce massacre... Jamais Français ne s'est exprimé devant moi, à propos du pangermanisme prussien, en termes plus sévères que cet Allemand authentique.

Aidez-vous, me répétait-il, à débarrasser l'Allemagne de sa cuirasse de prussianisme... Aidez-vous, et hâtez-vous! C'est un Allemand qui vous le dit: Le prussianisme, voilà le péril.

Or, M. Foerster vient de publier, dans "Die Zukunft", de Berlin un article où il réitère son loyal et ancien avertissement. Il signale d'abord "la propagande admirablement organisée par certains presse allemande, qui, depuis la fin de la guerre, a donné au lecteur allemand la sensation qu'on voulait obliger l'Allemagne à réparer des dommages dont elle n'était responsable que pour une infime partie, ou même pas du tout.

Tel est bien le mal en effet; toute une fraction de l'opinion allemande ne voit rien de mal dans la culpabilité dans la guerre; mais une autre fraction, qui serait accessible à la vérité, est tenue systématiquement dans l'ignorance; suivant le mot expressif qui avait cours en France pendant la guerre, on lui "bourre le crâne." Pour un Foerster qui n'hésite pas à écrire que c'est à la croyance enracinée de la Prusse au pouvoir de l'épée qu'incombe la plus grande part de faute dans la préparation et la déclaration de la guerre, combien de publicistes qui vont répétant cyniquement que, dans le problème des réparations, il n'y a aucune question de justice; il y a simplement, selon eux, un abus de la force commis par le vainqueur sur le vaincu. Comme dit M. Foerster, "cette mauvaise foi a empêché la vérité de pénétrer dans le peuple allemand."

On conçoit, dès lors, la mauvaise volonté dont fait preuve, en général, l'opinion allemande quant aux réparations.

—Pourquoi, se dit-elle, nous obliger à réparer ce qui n'a pas été détruit par notre faute?...

Tant qu'elle ne sera pas convaincu que qu'elle ne sera pas convaincu que tant qu'elle ne sera pas convaincu de la stricte justice des réparations, elle ne saurait évidemment manifester toute la bonne volonté qui serait nécessaire pour résoudre ce problème déjà si ardu en lui-même. Mais tant que cette bonne volonté n'apparaît pas, il est à craindre que la détente morale, la détente des coeurs, le "désarmement des haines," ne vienne pas aplanir les difficultés entre les deux peuples. Or le pangermanisme s'ingénie, aujourd'hui comme hier—on l'a vu—à corrompre l'opinion allemande...

On conçoit que les sincères amis de la paix, en quelque pays qu'ils soient, s'inquiètent...

Foerster et ses amis sont mieux qualifiés que quiconque, ils sont même les seuls qualifiés pour prévenir le danger. Puisse leur voix être entendue de leurs compatriotes; puisse leur courageux effort ne pas arriver trop tard!—X. Y. Z.

LLOYD GEORGE

Un Anglais qui le connaît bien lui a concédé quatre qualités: le courage, l'éloquence, l'art de se servir de la presse, enfin une générale et suprême habileté qui peut tenir la place de vertus plus solides ou du moins en voiler l'absence. Tout cela ne suffisait peut-être pas à faire un homme d'Etat; mais il ne faut rien de plus pour devenir grand parlementaire et grand politicien.

Son père était maître d'école et, quand il mourut, le petit David n'avait pas quatre ans. Son oncle maternel, Richard Lloyd, se chargea de la veuve et des trois orphelins. Il était cordonnier dans un village du Pays de Galles, où il faisait aussi le pasteur. La famille Lloyd George appartenait à l'Eglise des Disciples, petite secte de confession baptiste, que Richard servait avec ardeur. Cet homme devait avoir sur David Lloyd George une influence décisive; il allait faire de lui, en cultivant chez l'enfant l'amour de son pays et de sa religion, un nationaliste et un révolutionnaire.

Le Pays de Galles est une des nations qui composent, sous la couronne de Hanovre, ce qu'on appelle par euphémisme le Royaume-Uni.

L'Eglise des Disciples est une des innombrables sectes protestantes de l'île non conformes à l'anglicanisme, qui est la religion d'Etat. Quoique issue de la même Réforme, la souveraineté anglaise de Londres s'est montrée pour le Pays de Galles aussi peu paternelle que pour la catholique Irlande. Le petit David Lloyd George voyait les siens forcés de payer la dime au clergé du culte officiel, quoiqu'il n'en fussent point les sectateurs et que son oncle même fût bien près de passer pour un schismatique. Sa langue maternelle était méprisée; les riches propriétaires du pays ne parlaient gallois qu'à leurs valets ou à leurs chiens.

C'est pourquoi un nationaliste gallois devait être révolutionnaire. M. Lloyd George n'y manqua pas, du moins au début de sa vie. Dès l'école il se livre à des manifestations tapageuses. Un jour, il proteste contre le cortège que l'école anglaise a coutume de dérouler, le Mercredi des Cendres, dans les rues du village. Une autre fois, avec plusieurs de ses

camarades, que son exemple a vite fait de grouper, il refuse d'apprendre le catéchisme et le credo anglicans. On pense bien que la profession d'avocat, qu'il embrassa, et le mandat de député, qu'il conquit très jeune, ne lui donnèrent pas moins d'occasions d'exercer une opposition violente. Tout cela n'aboutit jamais à de grands résultats: les Gallois ont seulement obtenu du gouvernement anglais d'avoir, pendant la guerre, leurs régiments distincts, et de parler leur langue en allant se faire tuer. Les Irlandais, encore qu'ils ne soient pas contents, se sont fait accorder davantage. Il est vrai que M. Lloyd George n'est jamais mort de faim dans une prison. Même il a préféré s'asseoir à la table du conseil des ministres et en devenir un jour le Premier.

Faut-il s'étonner qu'un opposant farouche ait accepté de prendre part au gouvernement, qu'un pacifiste se soit chargé d'un des plus importants services de la guerre? Ce serait méconnaître un régime que nous avons imité nous-même, en l'embellissant encore. M. Lloyd George fut ministre des munitions en Angleterre, dans le temps où M. Albert Thomas l'était en France. Avouons que la carrière du député anglais, plus régulière, devait moins aux surprises de la guerre et aux dupes de l'Union sacrée. M. Lloyd George, en 1915, était déjà ministre depuis dix ans. Au reste, ce passé d'homme d'Etat lui avait donné l'occasion de montrer la plus éclatante imprévoyance.

Après un voyage en Allemagne, il était revenu fier de ce pays, dont il ne savait assez vanter l'activité économique. M. Balfour, plus prudent, s'inquiétait bien des intentions de ce belliqueux rival. Mais Lloyd George, haussant les épaules, disait que c'étaient là "des propos de table à thé." Quand il s'agit de mettre en chantier de nouveaux dreadnoughts, le chancelier Lloyd George déclara inutile de construire une marine "contre d'hypothétiques Armadas." Il ne fut pas écouté. L'Angleterre, en somme, ne l'a jamais suivi dans les plus dangereuses de ses lubies; les organes stables et solides de la monarchie—le roi, l'amirauté, le Foreign Office—ont presque toujours réagi à temps pour faire rentrer dans l'ordre traditionnel de la politique britannique le ministre égaré, sans cesse, d'ailleurs, d'utiliser, pour le grandeur de l'Empire, ses talents propres, même dans ce qu'ils avaient de plus difficilement utilisable.

C'est ainsi que M. Lloyd George a mis au service de la politique anglaise son humeur capricieuse et sa redoutable langue. On ne peut le saisir. Dans les ministères de Londres il a été surnommé le "bouc gallois" tant il est agile à sauter, en discutant, d'un point à un autre. Son habileté à trouver la tangente, dès qu'il se sent menacé, lui a valu aussi d'être comparé au fameux général boer et d'être surnommé au Parlement le De Wet des libéraux. Quant à son pouvoir de persuasion, il était depuis longtemps légendaire, avant que nous apprissions à le connaître à nos dépens; et il était passé en proverbe, en Angleterre, que quiconque sortait de discuter avec Lloyd George oubliait ses convictions dans la salle. M. Lloyd George, pour être maître de l'Europe, n'avait donc qu'à faire régner sa parole. Le démagogue attrape-nigauds de la diplomatie au grand jour, le servit à souhait. La pudeur anglo-saxonne voile volontiers, sous des formes généreuses, ses immenses appétits. Son piétisme, appuyé de l'esprit visionnaire de M. Wilson, lui a fait imposer une paix anti-catholique qui ne se trouve contraire aux intérêts anglais qu'à longue échéance.

L'Angleterre n'aura-t-elle pas à souffrir dès demain du gouvernement de Lloyd George? Son nationalisme passionné et rien moins que raisonnable l'a engagé dans des entreprises incertaines. La sympathie naturelle que devait inspirer à un protestant aussi indiscipliné un Sassoon et un Lenin ont peut-être trop fait oublier à cet Anglais peu fortuné les intérêts stricts de son Etat, au profit de quelque sourde puissance ou de la pure anarchie. René Johannet a fait ici-même le fâcheux bilan de cette politique. On voit des fiseurs se dessiner dans le colosse anglais, statue de Nabuchodonosor dont les pieds ne sont pas de bronze. Lloyd George, quand il entrera dans l'histoire, pourrait bien y prendre place parmi ces grands imprudents, moitié idéologues et moitié arrivistes qui furent néfastes à leur patrie parce que leur cœur distrait ne lui est point consacré et que trop d'intérêts étrangers miroitent autour de leur tête légère.—Asmodée.

De qui est le mot? De Maximilien Harden, le fameux pamphlétaire allemand. A quoi s'applique-t-il? Au traité germano-russe dont l'annonce a éclaté, tel un coup de tonnerre, dans le ciel déjà assombri de la Conférence de Gênes.

La Gigantesque Betise

"Gigantesque betise," oui, car, aux yeux mêmes de ceux qui étaient le mieux disposés en faveur de la république allemande et de la Russie des Soviets, il est apparu comme un acte d'une laouauté au moins douteuse.

Eh quoi! l'Allemagne et la Russie regrettent, depuis de longs mois, d'être tenus systématiquement à l'écart du grand travail de la recon-

struction européenne, et c'est au moment même où pour la première fois, sur un pied de parfaite égalité avec toutes les autres nations, avec la France, avec la Belgique, avec l'Angleterre, elles sont admises à siéger dans une conférence internationale, qu'elles concluent, en secret, un traité réglant quelques-uns justement des questions étudiées par la Conférence! Comment juger un tel procédé!

L'Allemagne se plaint volontiers des sentiments que l'on professe, en France, à son égard. Elle croit y découvrir de la haine. Non. Mais il y a chez nous, à coup sûr, une profonde défiance, que les événements abominables de la guerre n'expliquent que trop. Quoiqu'il en soit, on ne demanderait qu'à croire que l'Allemagne, décidément repentie, a changé son âme et sa politique. Aussi bien, pour peu enthousiastes que certains Français fussent de la Conférence de Gênes, la France s'y est rendue officiellement—et elle a eu raison de s'y rendre. Mais se fait-on une idée exacte de l'effort moral qu'a représenté, pour beaucoup de Français cruellement meurtris par une guerre dont la responsabilité pèse sur l'empire allemand, l'acceptation de l'idée seule de cette conférence?... La France a partout consenti à voir s'asseoir ses délégués à la même table que les délégués allemands, et à les voir traiter avec eux d'égal à égal. Elle a accepté que, dans la conférence, suivant le mot de M. Lloyd George, il n'y eût ni vainqueurs, ni vaincus.

Or, on sait ce qui est arrivé. L'Allemagne officielle est venue renforcer la défiance française qu'elle n'eût pas autrement agi.

Certes, ceux qui ne désespèrent ni de l'apaisement de l'Europe, ni de la collaboration internationale pour la reconstruction du monde, ne laisseront pas tuer l'espérance dans leur cœur par cet incident déplorable et si tristement suggestif. Mais que l'Allemagne se dise bien que ce n'est pas aujourd'hui moins que jamais, par de tels procédés qu'elle reconquerra sa situation parmi les peuples. Harden a raison: le traité de Rapallo, à son point de vue même, est une "gigantesque betise."

Les pangermanistes croient peut-être, eux, tout au contraire, que de tels coups sont très habiles. "Rien n'est plus habile, pour une femme, a dit quelqu'un, que d'être honnête." Le mot s'applique également aux nations—et à l'Allemagne en particulier. La grande habileté pour elle, serait actuellement de faire face aux engagements qu'elle a justement contractés. La grande habileté—et même la seule.—X. Y. Z.

MGR DUCHESNE

Le monde ayant tout entier apprendra aujourd'hui avec une douloureuse émotion la mort de Mgr Duchesne, qui vient de s'éteindre à Rome, après une courte maladie. Historien éminent, Mgr Duchesne avait acquis par ses travaux d'érudition une autorité européenne, et son oeuvre suffirait à faire vivre sa mémoire. Mais autant que ses écrits, sa personne demeurera dans le souvenir. La société de Rome, et la société de Paris, qui l'aimaient et qui l'appréciaient également, éprouveront une profonde tristesse de sa disparition. Notre maison des Débats, qui s'honorait de sa sympathie et où il retrouvait tant d'amis anciens, des collègues et des élèves, s'afflige, elle aussi, avec ceux qui l'ont connu et qui s'inclinent respectueusement devant sa dépouille.

Mgr Duchesne, né et élevé en Bretagne, héritier de la foi profonde d'une famille de marins, avait eu tout jeune le goût de la science. Il devint prêtre et se consacra à l'histoire. Lors de la fondation de l'Ecole de Rome, il a été un des premiers membres du groupe des jeunes érudits appelés à devenir en Italie ce que les membres de l'Ecole d'Athènes étaient en Grèce. Il en rapporta une étude sur le Liber Pontificalis qui le fit remarquer. Mgr d'Hulst à cette époque était chargé d'organiser l'Institut catholique de Paris, et il avait le souci de créer un instrument de haute culture; il confia à l'abbé Duchesne l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. Le cours professé par l'historien étonna d'abord ceux qui ne voyaient point comme le maître s'efforçait de renouer la tradition historique et critique du passé et de la renouveler par les méthodes et la documentation modernes. Bien des années plus tard, Mgr Duchesne publia à l'usage d'un public savant et d'un public plus étendu cette Histoire ancienne de l'Eglise, dont le cours de jadis contenait tous les éléments, et qui a achevé sa réputation.

Croyant et érudit, Mgr Duchesne a toujours distingué entre la théologie et l'histoire. Mais il n'a pas cru que, hors des dogmes, l'esprit de foi pût remplacer l'esprit d'examen. Il a voulu que, dans l'histoire proprement dite de la religion, l'étude ne fût privée d'aucun des secours que donnent la recherche des faits, la certitude des textes, la méthode. Avec une libre intelligence et un respect absolu, il a su être toujours fidèle devant le dogme, et toujours prêt à appliquer à l'histoire ce qui est la règle des historiens. Cette entreprise était délicate, parce qu'elle risquait de surprendre, et qu'elle aboutissait parfois à ruiner des tra-

ditions populaires qui avaient pour elles une antiquité, une naïveté, un air de vraisemblance et de mystère, une possibilité poétique attrayante, un charme bienfaisant. Mais, dans son ensemble, le travail de Mgr Duchesne avait pour effet essentiel de permettre à l'Eglise une occupation solide de l'histoire, et, s'il troublait quelques habitudes, il donnait aux évènements du passé catholique la vigueur d'une démonstration.

Pour accomplir cette œuvre, comme dans toute sa vie, la grande force de Mgr Duchesne aura été sa simplicité et son amour du vrai. Ce prêtre d'une dignité de vie irréprochable, d'une droiture de caractère reconnue de tous, était habitué par sa probité de savant et d'honnête homme à chercher et à dire la vérité. Il lui arrivait de l'exprimer avec mordant, ce qui lui valut quelques ennemis, mais il finissait toujours par imposer sa bonne foi et sa franchise. Plein d'esprit, causeur incomparable et recherché, il était toujours naturel. On ne l'a jamais vu souscrire à aucune convention, ni recourir à la solennité. S'il lui arrivait de passer pour imprudent, c'est qu'il n'avait rien à cacher. Il avait des véhémences de sentiment qui n'existaient que dans les coeurs purs, et des libertés de parole qui ne viennent qu'aux lèvres des saints hommes. Dans un de ses ouvrages, il a fait un portrait d'Athanase, où il montre que ce grand défenseur de l'orthodoxie avait reçu de Dieu un esprit clair, un oeil bien ouvert sur la tradition chrétienne, sur les évènements, sur les hommes, et avec cela un caractère indomptable, tempéré par beaucoup de bonne grâce. On pense, en évoquant ces lignes, à celui-là même qui les a écrites.

Par son autorité, par son esprit, Mgr Duchesne exerçait à Rome comme directeur de l'Ecole française une grande action, et tenait une place privilégiée. Il était un représentant insigne de la science à la française; c'était un érudit qui avait du goût, de la curiosité, une information considérable. Le Palais Farnèse, où M. Barrère a représenté avec tant d'éclat la France pendant plus de vingt-cinq ans, avait en Mgr Duchesne un hôte illustre qui donnait lui aussi une belle idée de notre pays.

Au moment où il disparaît, la parole certes qu'on se rappelle la première est celle que lui dit un jour Etienne Lamy: "Vous avez bien servi l'Eglise." Mais il faut ajouter que par ce qu'il a été et ce qu'il a fait il a aussi bien servi la France.—A. C.

BOSTON CENTRE MUSICAL DES ETATS-UNIS

L'histoire de la musique ne commence à prendre place aux Etats-Unis qu'à la fin du siècle dernier. Vers 1880, l'art musical y était quasi peu développé que le sont encore aujourd'hui la peinture et la sculpture. Il n'était compris et apprécié que d'un très petit nombre de gens possédant une culture intellectuelle supérieure et ayant acquies certaines connaissances artistiques pendant des séjours prolongés en Europe.

Ce fut à cette époque qu'un riche Bostonien, épris de musique et dont l'esprit cultivé s'était formé aux choses de l'art par des séjours prolongés dans le Vieux Monde, conçut le projet d'établir, dans la grande cité intellectuelle de l'Amérique, un orchestre de choix. Cet orchestre donnerait des concerts où seraient exécutées les œuvres symphoniques des grands compositeurs européens, sans souci du gain matériel à retirer de l'affaire. Le but que se proposait ce mécène était de substituer la musique classique à la musique frivole, la seule connue et goûtée jusqu'alors en Amérique. Avant d'éduquer le peuple, il fallait naturellement faire l'éducation des classes supérieures. C'est ainsi que le colonel Higginson—de la grande banque Lee, Higginson et Cie, de Boston—fonda le "Boston Symphony," appelé à devenir le premier orchestre d'Amérique et à révolutionner l'art musical dans cet immense pays.

M. Higginson entre en relations avec George Henschel et le pria de composer cet orchestre. Henschel était un musicien accompli: pianiste, chanteur, compositeur, et il jouissait, en Angleterre et aux Etats-Unis, d'une réputation justement méritée. Enfant du Vieux Monde, il comprit tout de suite que, pour mener à bien l'idée du colonel Higginson, il fallait engager des artistes de premier ordre, ayant reçu des leçons des grands maîtres et acquis les traditions indispensables à l'exécution des classiques. Tous ses "premiers" furent pris dans les orchestres et les théâtres les plus réputés d'Europe, et les quatre-vingt-douze musiciens qui devaient bientôt composer le "Boston Symphony Orchestra" représentaient dix-sept nationalités différentes.

Le succès du nouvel orchestre fut immédiat et énorme, de sorte que le colonel Higginson eut bientôt des imitateurs. Un homme avisé eut l'idée d'organiser des concerts dits religieux qui devaient avoir lieu le dimanche soir, et il engagea, pour ces concerts, la majeure partie des musiciens du concert symphonique. Or M. Higginson rémunérait largement ses artistes et il n'entra pas dans ses plans de les voir mettre leur talent et leur

temps au service d'une organisation autre que la sienne. Moyennant une somme de 30,000 dollars, il obtint du directeur des concerts du dimanche qu'il abandonnât son entreprise. Depuis cette aventure, il est stipulé dans les contrats passés avec les musiciens du "Boston Symphony Orchestra" qu'ils appartiennent exclusivement à cette organisation et qu'ils ne doivent prêter leur concours à aucune autre.

Le succès de l'orchestre fut, dis-je, très grand. Les concerts du samedi soir et les répétitions publiques du vendredi après-midi ne tardèrent pas à devenir le rendez-vous de la société bostonienne, les "400," comme on les appelle. Ainsi la popularité de cette entreprise ne fit que croître d'année en année.

Cependant, malgré ce succès et bien que chaque concert fit saillie comble, le déficit annuel fut énorme. Pendant les dix-sept premières années, il varia entre 40 et 70,000 dollars. Sans hésiter, le fondateur combla chaque année ce trou de ses propres deniers. "Mon orchestre, c'est mon yacht," disait-il en plaisantant, faisant allusion à la coutume onéreuse qui existait en ce temps-là, et qui d'ailleurs subsiste encore aujourd'hui parmi les millionnaires américains: presque tous possèdent un yacht.

Un programme, distribué gratuitement à tous les auditeurs contient, pour chaque concert, un véritable cours sur l'histoire de la musique et donne en particulier, non seulement une biographie détaillée des compositeurs, mais une analyse approfondie des œuvres qui vont être jouées. Ces études analytiques sont écrites par un spécialiste bien documenté, qui n'épargne aucun effort pour rendre intelligibles à tous les idées que le compositeur a voulu exprimer. Elles constituent une bibliothèque précieuse pour les habitués des concerts symphoniques.

En se familiarisant avec les chefs-d'œuvre classiques, le public de Boston acquit un goût plus sûr, plus éclairé, et en peu de temps, la vieille cité américaine devint la Mecque de tous les musiciens des Etats-Unis, particulièrement de ceux des Etats de l'Est.

Au début, l'orchestre s'appliqua à donner surtout des œuvres allemandes, le chef d'orchestre étant lui-même originaire d'Allemagne. Mais, peu à peu, on dut introduire dans les programmes des compositions françaises, russes, italiennes, etc. Pendant plus de trente ans, la direction des concerts fut confiée à des Allemands, car le colonel Higginson était imbu de cette idée qu'eux seuls peuvent être bons chefs d'orchestre. On lui proposa maintes fois des chefs d'orchestre français: ce fut toujours vain. Le dernier Allemand qui tint le bâton au "Boston Symphony Orchestra" fut le fameux Dr. Karl Muck, favori du Kaiser. Il fallut demander à Guillaume II son autorisation pour que Muck allât résider aux Etats-Unis. Mais pendant l'hiver de 1917-1918, lors de la guerre avec l'Allemagne, le Dr. Muck fut accusé, par les autorités bostoniennes, de haute trahison envers l'Amérique. Il fut arrêté, mis en prison pendant quelques semaines, puis envoyé dans le camp de concentration de Fort Ogelthorpe. La police avait surpris une correspondance qu'il entretenait avec les autorités allemandes.

Depuis cette époque l'orchestre est confié à un Français. Ce fut d'abord M. Henri Rabaud, dont le trop court passage à Boston a laissé des souvenirs artistiques inoubliables aux dilettanti. Des devoirs de famille et son état de santé l'obligèrent à rentrer en France au bout d'une année. La Direction du Conservatoire National de Musique vient de lui être confiée par le Gouvernement français. Une autre de nos très distingués chefs d'orchestre, M. Pierre Monteux, fut alors appelé à le remplacer. Il occupe ce poste depuis un an et doit le conserver deux années encore, selon les termes de son contrat. La maîtrise qu'il apporte dans la direction de l'orchestre le fait vivement apprécier du public.

Les critiques musicales en Amérique étant tous allemands, de naissance ou d'origine, il était difficile à un Français de réussir. Rabaud ayant été le premier grand chef d'orchestre français qui soit allé en Amérique, il dut recevoir toutes les pointes acerbes que lui lancèrent les critiques (la plupart de ceux-ci, soit dit en passant, n'ont aucune connaissance de ce dont ils parlent!). Mais grâce au "Boston Symphony Orchestra," qui fait des tournées dans toutes les villes importantes de l'Est, les connaissances musicales du public se sont développées; il put suffisamment juger par lui-même et les critiques en furent pour leurs frais. Tout d'abord, la direction de Rabaud étonna. La façon dont les grands artistes français comprennent la musique et l'interprètent sans abdiquer leur montra des horizons nouveaux. Jusqu'alors on n'avait connu que la méthode allemande, qui consiste à reproduire strictement et servilement les notes sans jamais y apporter la moindre émotion personnelle, sans jamais les sentir et sans jamais leur communiquer la vie de celui qui interprète le morceau: traits caractéristiques de la culture allemande en toutes choses.

En outre, les nouveaux maîtres français introduisirent dans leur répertoire un grand nombre d'œuvres de nos compositeurs modernes que les Allemands avaient tenues soi-

gneusement écartées des programmes. Ce fut une révélation, et aujourd'hui, nous constatons avec plaisir que la musique française commence à être connue et appréciée un peu partout aux Etats-Unis, grâce aux efforts de Boston.

Toutefois, il ne faut pas déduire de ce qui précède que l'art musical français ait conquis l'Amérique. Il ne s'agit ici que d'un commencement et il reste encore énormément à faire. Il y a l'Ouest à conquérir, et si l'Est est la partie la plus intellectuelle des Etats-Unis, l'Ouest représente le nombre. A nous de redoubler d'efforts pour faire connaître notre musique et nos musiciens dans cet immense pays qu'est l'Amérique. Notre grand maître Alfred Cortot qui, l'hiver dernier, a fait une longue tournée de concerts aux Etats-Unis, mérite de sincères félicitations. Le succès qu'il a remporté a fait un bien immense à notre cause. Mais il faudrait que son exemple fût suivi par tous nos maîtres.

Si Boston est devenu le centre musical des Etats-Unis, toute la gloire n'en revient pas au seul "Boston Symphony Orchestra." Le "New England Conservatory," qui fut fondé il y a quelque soixante ans par M. Tourje, d'origine française, n'a pas peu contribué à ce résultat. Ce Conservatoire, fondé spécialement sur les principes de la plus parfaite philanthropie, est dirigé par un Comité d'hommes compétents, et les bénéfices, si bénéfiques il y a, doivent être entièrement consacrés à des bourses d'études.

Cette institution s'est admirablement développée et compte maintenant, en temps normal, plus de 3,000 élèves. Pendant de longues années la direction dut lutter contre les difficultés matérielles les plus grandes; mais un nouveau Mécène se trouva heureusement là. M. Eben Jordan, notable commerçant de Boston et possesseur d'une immense fortune, aida le "New England Conservatory" à faire face à ses lourdes charges. Pendant une dizaine d'années, M. Jordan remplit les fonctions de président de cette institution, et lorsqu'il mourut, il y a environ quatre ans, il laissa par testament une somme de 100,000 dollars laquelle permit d'éteindre complètement une dette qui pesait lourdement sur l'Ecole depuis de longues années.

M. Jordan ne s'en tint pas à prêter son aide au Conservatoire, il fonda l'Opéra de Boston, qui contribua aussi à rendre cette ville le centre musical du pays. Mais, malheureusement, l'Opéra ne devait être appelé à vivre que peu d'années. Une mauvaise gérance en compromit le succès financier, et M. Jordan fut obligé de combler en plusieurs fois un déficit de plus de 3 millions de francs.

Le développement musical de Boston devait forcément attirer également les grands virtuoses du monde entier. Ils y affluèrent, et l'ambition des artistes locaux fut bientôt de se faire entendre à Boston, avec l'espoir d'y obtenir des succès. C'est dire que les concerts arrivèrent à se succéder rapidement. Parfois même, plusieurs concerts importants avaient lieu le même jour et, quelquefois, à la même heure.

Malheureusement, les Français n'aiment pas à voyager, ils reculent devant un déplacement. Bien peu affrontèrent les ennuis du voyage, et lorsque quelques-uns se décidèrent à traverser l'Océan, ils ne trouvèrent pas en Amérique l'accueil qu'ils attendaient et étaient en droit d'espérer, et cela, à cause de la tactique des critiques musicaux allemands. Aujourd'hui, cette tactique a perdu sa force. Grâce à l'influence bienfaitrice de Boston sur les autres grandes villes, le public est devenu apte à juger par lui-même et maintenant il est favorable à nos musiciens, compositeurs et exécutants. Faisons des vœux pour que le terrain gagné ne soit pas perdu et pour que nous puissions bientôt nous enorgueillir d'avoir largement contribué au rayonnement musical de la ville de Boston.

CAMILLE THURWANGER.

UN LOCATAIRE UNIQUE

Alexandre Dumas fils, qu'on appelait à cette époque le petit Dum, fut un moment l'objet d'un curioité bien étrange à la littérature. Il avait en 1856 la réputation d'être le seul locataire dont le loyer n'avait pas été augmenté. Le Chroniqueur de la semaine, qui rapportait ce fait, se hâta d'ajouter, pour expliquer ce mystère, que le propriétaire était lui-même un artiste. Cependant M. Mélesville n'est pas autrement connu. L'heureux Dumas habitait rue de Boulogne un pavillon d'un étage avec combles, agrément d'un jardin. Au rez-de-chaussée, trois grandes chambres, un salon, une salle à manger et une cuisine. Au premier, quatre chambres, aux combles deux chambres de domestiques. Et le tout pour 1200fr. Sans congère. Une bonne fidèle veillait à ce que l'auteur de la Dame aux Camélias ne fût pas dérangé.

Quand on sonnait, Louise allait vite répondre: "Monsieur est sorti." Et si l'on demandait depuis combien de temps, elle ajoutait: "Il est à peine au bout de la rue; en courant un peu, vous le rattraperez."

Les peuples jeunes ont l'imagination illimitée des enfants—et le naif ressentiment de ceux-ci lorsqu'on les ramène à la réalité. (Albert Guinon).